

Pouvoirs de la ville.

Note sur la pensée urbaine et les langages politiques au début de l'âge moderne

Powers of the City. Note on urban thinking and political languages in early modern age

Romain Descendre*

Résumé :

Dès ses débuts la pensée de la ville est innervée par la question du pouvoir, et fait de la ville un dispositif producteur de sens impliquant directement les habitants. Ville et pouvoir sont inséparables ; mieux, urbanisation et structuration de la ville sont explicitement pensées comme des instruments de pouvoir. Ce processus est étroitement lié à l'émergence des nouveaux pouvoirs princiers et de l'« État » pensé comme le nouveau protagoniste de la politique.

Mots-clé: Histoire urbaine; Histoire de la pensée politique; Théorie urbaine; Théorie de l'architecture; Histoire de l'urbanisme; Italie du début de l'âge moderne; Histoire des langages politiques; Filarete; Leon Battista Alberti; Leonardo da Vinci.

Abstract:

From its beginnings, urban thought was determined by the question of power and made the physical city a device producing meaning for its inhabitants. City and power were inseparable; more accurately, the urbanization and the city's structure were explicitly conceived as tools of power. This process was closely linked to the emergence of new princely powers and to the "State" conceived as the new leading actor of political life.

Key-words: Urban history; History of Political Thought; Urban Theory; Architectural theory; History of urbanism; Early modern Italy; Political language history; Filarete; Leon Battista Alberti; Leonardo da Vinci.

* ENS de Lyon, UMR Triangle 5206, chaire française à São Paulo (Unicamp). E-mail: romain.descendre@ens-lyon.fr

Dans l'Italie de la fin du Moyen Âge et du début de l'âge moderne prend corps ce qu'on peut appeler une pensée urbaine, entendue non pas seulement comme pensée issue de la ville ou exprimant un éthos urbain, mais comme une pensée *de* et *sur* la ville, une réflexion sur le phénomène urbain et la cité comme espace de vie spécifique. L'émergence de cette réflexion témoigne d'un changement historique important dans l'idée que l'on s'est fait de la ville : elle exprime le fait que ce qui apparaît désormais digne de pensée n'est plus seulement sa dimension de *civitas*, mais sa réalité concrète d'*urbs*. Cette distinction, qui au Moyen Âge était généralement faite pour mettre en évidence la nature juridico-politique de la cité, reléguant la matérialité physique de ses murs dans le domaine de l'inessentiel, a ouvert un champ autonome à une pensée de la ville qui fût avant tout une pensée de ses espaces. Cependant, il serait erroné de croire que cette pensée urbaine – pensée de l'*urbs* – soit moins politique que celle de la cité médiévale et communale – pensée de la *civitas*. Certes, elle est inséparable de l'émergence d'une nouvelle figure, l'architecte, qui, en soi, paraît moins lié au champ de la politique qu'à celui des arts (contrairement à la figure centrale de la *civitas* communale, le podestat, homme de loi et de gouvernement, ou encore l'évêque, puisque, traditionnellement la *civitas* se définissait par la présence en son sein d'une chaire épiscopale). Or cette figure de l'architecte prend toute sa place dès lors qu'elle est articulée avec une autre figure nouvelle, dans l'Italie de la fin du Moyen Âge, celle du prince. Les textes d'architectes qui proposent des réflexions sur l'organisation des espaces urbains et qui lient étroitement conception architecturale et pensée de la ville naissent dans des contextes où la ville apparaît moins, désormais, comme le lieu de la *res publica*, dans la tradition des communes libres, que comme le lieu où s'exerce et se manifeste le pouvoir du prince. Il s'agit d'une double dépendance : l'architecte, pour exister, a certes besoin du prince, mais le contraire est tout aussi vrai. Dans un contexte où la ville est avant tout définie par ses traditions communales, faites de multiples « libertés » et de modes de gouvernement profondément marqués par la collégialité et la rotation des charges, le pouvoir seigneurial, ou celui qu'exprime la mainmise d'une seule famille sur le gouvernement de la cité, souffrent d'un manque de légitimité qu'ils compensent notamment par l'invention de nouveaux édifices et d'un nouveau langage des formes de la ville.

Ce n'est donc pas un hasard si, dès ses débuts, la pensée de la ville qui s'exprime dans un certain nombre de textes d'un type nouveau, apparaît comme innervée par la question du pouvoir. Non seulement l'urbanisme (en tout cas ses prémisses, ou sa

préhistoire, si l'on entend réserver le mot d'« urbanisme » à l'époque contemporaine et à sa constitution en discipline académique) ne naît pas indépendamment de la pensée politique, mais il naît comme l'une des formes que prend la pensée politique de la première modernité : non pas parce qu'il serait produit par des hommes de lettres réfléchissant spécifiquement sur des questions politiques, mais dans la mesure où cette pensée confère à l'espace urbain des significations éminemment politiques et où elle conçoit cet espace, pour ainsi dire, comme langage politique².

*

* *

La ville du Prince

Parce que la ville est perçue comme création du prince, la pensée de l'espace urbain, dès son origine, apparaît comme une pensée éminemment politique, y compris dans ses dimensions esthétiques. L'un des textes qui exalte le plus l'étroitesse du lien entre le prince et l'architecte est le *Trattato d'architettura* du florentin Filarete (Antonio Averlino dit le Filarete), écrit pour le seigneur de Milan, Francesco Sforza, dans les années 1450. La ville y est explicitement conçue comme un engendrement, comme un enfantement, consécutif à l'union entre le prince et l'architecte :

il appartient d'abord à l'architecte d'engendrer le bâtiment de conserve avec celui qui veut bâtir ; pour ma part, j'ai déjà engendré cette ville avec mon seigneur, de conserve avec lui je l'ai examinée maintes et maintes fois, elle a été pensée par moi et décidée avec lui. Puis j'en ai accouché, c'est-à-dire que je l'ai dessinée en plan en suivant ses fondations.³

On ne saurait mieux dire à quel point l'architecte est indispensable pour le prince. Mais le passage exprime tout autant le fait que la ville est avant tout la réalisation d'une volonté princière, une production du souverain. Or tout le traité va détailler ce que doit être cette cité imaginaire, appelée Sforzinda justement parce qu'elle

² Sur l'ensemble de ces questions, voir notamment le volume *Linguaggi politici nell'Italia del Rinascimento*, A. Gamberini et G. Petralia (éd.), Rome, Viella, 2007, et plus particulièrement l'article de Patrick Boucheron, « L'architettura come linguaggio politico : cenni sul caso lombardo nel secolo XV », p. 3-53.

³ Antonio Averlino detto il Filarete, *Trattato di architettura*, a cura di A. M. Finoli e L. Grassi, Milano, Il Polifilo, 1972 : « all'architetto s'appartiene prima generare l'edificio insieme con quello che vuole edificare, io ho già generata questa città col mio Signore, e insieme collui l'ho esaminata più e più volte, e da me pensata e collui d'eterminata. E poi io l'ho partorita, cioè glie n'ho fatto uno disegno in liniamento secondo che vanno i fondamenti. ».

est le rejeton du seigneur Francesco Sforza, selon une logique que les termes d'« utopie » ou même de cité « idéale » ne permettent pas de saisir pleinement : il ne s'agit pas tant d'exposer ce que serait une irréalisable cité parfaite que de détailler ce que serait une ville qui réaliserait de façon immédiate et transparente la volonté princière, expression urbaine d'un pouvoir politique sans entraves ni résistances, mais conçue sur la base même de l'existant et correspondant à bien des aspects spécifiques de la ville de Milan dominée par le prince⁴. Tout, dans la ville, apparaît comme une manifestation directe du pouvoir princier : depuis la géométrisation et la rationalisation des diverses fonctions urbaines qui s'expriment dans le tracé et la conception de la Sforzinda [Fig. 1], jusqu'à la création d'espaces où s'applique directement le pouvoir souverain, telle la prison, appelée l'« Ergastolon » : une maison de travail, selon le sens du latin *ergastulum*, ou plutôt, en accord avec la réalité de cette institution romaine et selon la traduction qu'en donne Filarete lui-même, une « prison d'esclaves » (*pregione di servi*), où le labeur des détenus est effectué au bénéfice de la communauté et selon un « ordre » (mot omniprésent) qui correspond à la fois à une hiérarchie des peines, à une organisation des différents métiers et à une répartition spatiale parfaitement définie.

L'idée selon laquelle la ville fondée par un prince était son œuvre, comme s'il en était lui-même le créateur effectif, était commune à cette époque. Dans bien des « vies » de princes écrites par les auteurs du XV^e siècle – notamment par Pier Candido Decembrio ou Vespasiano da Bisticci –, les seigneurs étaient eux-mêmes présentés comme les auteurs des édifices qu'ils avaient commandités⁵. À ce titre, la Sforzinda ne force aucunement le sens et l'origine politiques des constructions urbaines. On est cependant ici en présence d'un cas limite, d'une exemplification idéalisée de ce que peut être une ville entièrement et systématiquement investie par le pouvoir. Reste à voir si ce type d'idéalisations se retrouvait aussi dans les lieux où l'espace urbain était réfléchi, ainsi que dans les pratiques effectives de planification des villes.

⁴ Patrick Boucheron, « De la ville idéale à l'utopie urbaine : Filarete et l'urbanisme à Milan au temps des Sforza », dans T. Bonzon, P. Boucheron, B. Marin, F. Moret (sous la direction de), *Idées de villes, villes idéales, Cahiers de Fontenay*, 69-70, 1993, p. 53-80 ; cf., notamment, p. 71 : « La ville idéale de Filarete n'est pas autre chose qu'une idéalisation de la Milan des Sforza. Idéalisation, en ce sens que le pouvoir politique s'y exprime sans entraves, que le tissu urbain se soumet sans résistance aux désirs princiers, que les dynamiques réelles, à l'œuvre dans la capitale lombarde, sont projetées jusque dans leurs limites logiques ».

⁵ Pier Candido Decembrio, *Vita di Filippo Maria Visconti*, a cura di E. Bartolini, Adelphi, Milano, 1983 et Vespasiano da Bisticci, *Le vite*, a cura di A. Greco, Firenze, 1970 ; sur cette question : A. D. Fraser Jenkins, « Cosimo de' Medici's Patronage of Architecture and the Theory of Magnificence », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, Vol. 33 (1970), p. 162-170 : 169.

L'espace des statuts

L'investissement de la ville par l'action conjointe du prince et de l'architecte donne naissance à une pensée urbaine dont on trouve des traces dans différents types de textes. Il serait cependant abusif de postuler que le lien entre politique et urbanisme serait en soi une invention spécifique du pouvoir princier au XV^e siècle. On peut attester de ce lien dans des sources bien antérieures qui constituent une expression privilégiée de la culture politique communale : les « statuts » des cités (c'est-à-dire l'ensemble des normes, décisions, réglementations lois et coutumes qui réglaient la vie citadine et témoignaient de son autonomie). Généralement, la très grande majorité des mesures présentes dans les *statuti* concernait directement les interventions dans l'espace urbain, l'architecture et l'urbanisme⁶. Ces normes reflètent notamment la conscience très vive qu'avaient alors les dirigeants de ce qu'était et devait être l'espace public dans ses aspects topographiques et urbanistiques les plus concrets : les réglementations de l'aménagement et de l'usage des rues étaient nombreuses, celles concernant la place l'étaient plus encore – comme de bien entendu puisque celle-ci était par excellence le lieu de la vie publique, politique et commerciale de la cité. Les *statuti* opéraient ainsi une sur-réglementation de l'espace public qui se fondait aussi, à l'inverse, sur une exclusion explicite et rigoureuse de toute forme d'intervention dans l'espace privé.

Celle-ci s'exprimait non seulement à travers un refus compréhensible d'intervenir dans le domaine de l'architecture intérieure, mais aussi par un silence frappant sur l'un des sujets qui allaient plus tard devenir centraux dans les traités d'architecture de la Renaissance : la correspondance entre, d'une part, division socio-économique des habitants, et, d'autre part, répartition spatiale et configuration architecturale de leurs habitations – une correspondance qui trouvait son origine classique chez Vitruve, pour qui les édifices devaient entretenir une relation fonctionnelle avec les qualités et activités de leurs habitants⁷. Abstraction faite de la nature bien distincte de ces deux types de textes, cette différence entre les statuts médiévaux et les traités de la Renaissance nous renseigne sur l'apport spécifique du XV^e siècle princier à la pensée de la ville. Si à l'époque des seigneuries du XIII^e et XIV^e siècle les statuts des cités continuaient encore à respecter strictement la distinction

⁶ M. Folin, « Il governo degli spazi urbani negli statuti cittadini di area estense », in *Signori, regimi signorili e statuti nel tardo medioevo*, a cura di R. Dondarini, G.M. Varanini, M. Venticelli, Bologna, Patron, 2003, p. 337-366. L'étude porte plus spécifiquement sur trois villes gouvernées par les Este : Ferrare, Modène et Reggio.

⁷ Vitruve, VI, v, 2-3. Voir M. Folin, article cité, p. 23.

juridique, typiquement communale, entre public et privé, par la suite une nouvelle idée de la ville prend corps qui fait des différences de statut socio-professionnel, liées aux identités et aux activités privées de chacun, un critère décisif pour la configuration des espaces urbains. Cette évolution, on va le voir, concerne plus précisément deux domaines : l'aspect extérieur des édifices d'une part, la répartition des populations dans la ville d'autre part.

Magnificentia

À l'opposé de l'image de la ville transmise par les statuts communaux, l'expression la plus frappante d'une nouvelle pensée urbaine se manifeste, à partir du XIV^e et plus encore durant tout le XV^e siècle, par l'usage d'une notion dont les historiens de l'art, depuis Ernst Gombrich et ses études sur les premiers Médicis, ont souligné l'extrême importance pour la compréhension de l'architecture de la Renaissance italienne : la magnificence⁸. À partir d'extrapolations de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote, plusieurs hommes de lettres ont appliqué à l'architecture avant tout l'idée selon laquelle le prince se devait de faire étalage de magnificence pour asseoir sa renommée et s'assurer une gloire pérenne. Pour notre propos, l'aspect le plus intéressant de ce phénomène (qui explique en partie l'extraordinaire richesse et qualité de l'architecture italienne de la Renaissance) est qu'une fonction politique des plus triviales a été associée à cette idée de magnificence architecturale, et ce dès sa formulation la plus précoce, sous la plume de Galvano Fiamma, chroniqueur des seigneurs Visconti qui régnèrent sur Milan dans la première partie du XIV^e siècle. La magnificence a pour Fiamma une fonction bien précise, consistant à frapper les esprits d'étonnement et d'admiration, si bien que personne n'osera dès lors attaquer le seigneur ou envahir son territoire⁹. Outre l'idée selon laquelle la magnificence correspond au devoir propre d'un prince, qui devient dès lors responsable de la cité et se doit de

⁸ E. H. Gombrich, « The Early Medici as Patrons of Art », in *Italian Renaissance Studies*, ed. by E. F. Jacob, London, 1960, p. 279-311 ; A. D. Fraser Jenkins, « Cosimo de' Medici's Patronage of Architecture and the Theory of Magnificence », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 33, 1970, p. 162-170 ; L. Green, « Galvano Fiamma, Azzone Visconti and the Revival of the Classical Theory of Magnificence », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 53, 1990, p. 98-113.

⁹ « [...] nam populus videns habitationes mirabiles, stat mente suspensus propter vehementem admirationem, sicut habetur in sexto polliticorum. Ex hoc opinatur principem esse tante potentie quod sit impossibile posse ipsum invadere », Gualvanei de la Flamma (Galvano Fiamma), *Opusculum de rebus gestis ab Azone, Luchino et Johanne Vicecomitibus ab anno MCCCXXVIII usque ad annum MCCCXLII*, a cura di C. Castiglioni, in *Rerum Italicarum Scriptores. Raccolta degli storici italiani dal cinquecento al millecinecento*, nuova ed. (2^a serie), XII, 4, Bologna, Zanichelli, 1938, chap. XV (« De magnificentia edificiorum »), p. 15-16. Sur ce texte, voir L. Green, art. cité, p. 101.

consacrer ses richesses au bénéfice du bien commun, on a bien là une formulation qui associe une certaine politique architecturale et urbaine à l'affirmation d'un pouvoir et à l'assise d'une domination – laquelle est d'ailleurs généralement perçue comme illégitime et donc fragile.

On retrouve cette même idéologie de la magnificence, au XV^e siècle, dans la plupart des textes qui traitent de la ville. Elle est notamment au fondement du *De re aedificatoria* de Leon Battista Alberti, l'architecture servant à assurer la dignité et l'honneur du prince et de la ville (prologue), et qui attribue à la beauté (« *pulchritudo* ») des édifices le pouvoir d'imposer respect et crainte, au point de faire d'elle le meilleur rempart contre les agressions ennemies (livre VI, chap. 2)¹⁰. D'autres font plus explicitement de la magnificence une expression de la domination des princes sur leurs propres populations. Pour le pape Nicolas V, les « édifices grandioses et pour ainsi dire éternels » devaient rappeler au peuple l'autorité de l'Église ; selon Paolo Cortesi la magnificence architecturale pouvait même contribuer à éviter les soulèvements populaires¹¹. Si l'architecture est ainsi mise à contribution pour exprimer au cœur même de la ville la souveraineté princière – c'est-à-dire, avant tout, une supériorité impliquant une relation d'obéissance – cette conception est partagée par l'ensemble des élites citadines qui entendent marquer leur distinction dans l'espace même de la ville et légitimer leurs privilèges par la somptuosité de leurs édifices.

On notera toutefois que l'on est encore ici à un stade de la réflexion portant beaucoup plus sur l'architecture que sur l'urbanisme, sur les édifices singuliers plus que sur la configuration de la ville dans son ensemble. C'est pourtant déjà cette étape qui est franchie avec des auteurs comme Alberti et Filarete, et, plus encore, avec Léonard de Vinci.

Rationalisation de l'espace et contrôle des populations

La réflexion de Leon Battista Alberti frappe par son insistance sur la nécessaire correspondance des édifices avec la pauvreté ou la richesse des habitants, et avec les

¹⁰ L. B. Alberti, *L'architettura (De re aedificatoria)*, testo latino e trad. di G. Orlandi, introduz. e note di P. Portoghesi, Milano, Il Polifilo, 1966, p. 13 et 447.

¹¹ G. Manetti, *Vita Nicolai V Summi Pontificis*, in *Rerum Italicarum Scriptores*, III, 2, Milano, 1723, col. 949-950, et P. Cortesi, *De Cardinalatu*, passages cités et commentés par M. Tafuri, *Venezia e il Rinascimento. Religione, scienza, architettura*, Torino, Einaudi, 1985, p. 156-157 et *Ricerca del Rinascimento. Principi, città, architetti*, Turin, Einaudi, 1992, p. 38-39 et p. 55-56.

diverses fonctions des groupes sociaux composant la communauté urbaine¹². Cette idée se traduit chez lui non seulement par la différenciation des types de bâtiments mais aussi par leur séparation en différentes zones urbaines. Planifiée horizontalement selon un schéma concentrique, la ville doit ainsi compartimenter les classes en secteurs bien distincts. Cette redistribution horizontale tend d'une part à refléter et à rationaliser une hiérarchisation sociale particulièrement forte, d'autre part à couper les quartiers d'habitation destinés à une populace identifiée comme une classe éminemment dangereuse des espaces dévolus à un gouvernement exercé par une élite politique que l'on doit donc préserver de la multitude¹³. Mais c'est encore l'édifice, sa fonction spécifique indexée au rôle social de celui qui y réside et y exerce son activité, qui constitue l'unité fondamentale à partir de laquelle est pensée la ville. La ville apparaît comme addition et conglomération de ses parties, plus que comme un tout organique et systémique.

À cet égard, les fragments et croquis de Léonard de Vinci consacrés aux questions urbaines constituent une étape nouvelle et particulièrement novatrice – tant et si bien que certains sont allés jusqu'à faire du célèbre peintre et ingénieur « le premier véritable urbaniste (*urban planner*) au sens moderne »¹⁴. Ce jugement se fonde notamment sur un feuillet souvent cité du carnet B, appartenant à la collection des manuscrits léonardiens de l'Institut de France. On y voit, en élévation, un petit morceau de ville présentant des édifices, des espaces publics ou semi-publics et des voies de circulation terrestres et fluviales situés sur deux niveaux distincts [Fig. 2]. La ville apparaît ainsi structurée selon un axe vertical déterminant une hiérarchisation des tâches

¹² L. B. Alberti, *op. cit.*, livre IV, chap. 1, p. 265-271. Sur ces questions, voir A. Tenenti, « Società e 'De re aedificatoria' », in *Leon Battista Alberti teorico delle arti e gli impegni civili del "De re edificatoria"*, Atti dei Convegni di Mantova (17-19 ottobre 2002; 23-25 ottobre 2003), a cura di A. Calzona, F. P. Fiore, A. Tenenti, C. Vasoli, Firenze, Olschki, 2007, vol. I, p. 371-378.

¹³ L. B. Alberti, *op. cit.*, livre V, chap. 1, p. 335-337.

¹⁴ Pour Luigi Firpo, Léonard fut « undoubtedly the first real urban planner in the modern sense » : L. Firpo, « Leonardo as urban planner », in *Leonardo da Vinci Engineer and Architect*, exhibition catalogue, ed. by P. Galluzzi and J. Guillaume, Montreal, The Montreal Museum of Fine Arts, 1987, p. 287-301 : 291. Sur Léonard urbaniste, voir aussi C. Pedretti, « Leonardo's plans for the enlargement of the city of Milan », *Raccolta Vinciana*, XIX, 1962, p. 137-147 ; L. Firpo, *Leonardo architetto e urbanista*, Torino, Utet, 1963 ; E. Garin, *Rinascite e rivoluzioni. Movimenti culturali dal XIV al XVII secolo*, Bari, Laterza, 1975, p. 237-254 ; C. Pedretti, *Leonardo architetto*, Milano, Electa, 1988 (1^a ed. 1978) ; P. C. Marani, « Leonardo e Leon Battista Alberti », in *Leon Battista Alberti*, catalogo della mostra di Mantova, a cura di J. Rykwert e A. Engel, Milano, Electa, 1994, p. 358-365 ; P. C. Marani, « Leonardo urbanista e l'antico: riflessioni ed ipotesi », *Raccolta Vinciana*, XXVI, 1995, p. 3-41 ; M. Versiero, *Il dono della libertà e l'ambizione dei tiranni. L'arte della politica nel pensiero di Leonardo da Vinci*, Napoli, Istituto italiano per gli studi filosofici, 2012.

et des fonctions, et c'est précisément cet aspect que souligne le texte accompagnant le dessin¹⁵ :

Et sache que celui qui voudrait aller partout dans la ville par les rues hautes pourra les utiliser à sa guise, et que celui qui voudrait aller par les rues basses le pourra également ; par les rues hautes ne doivent pas aller les charrettes ni autres choses semblables ; au contraire elles ne doivent être que pour les gentilshommes ; par les rues basses doivent aller les charrettes et autres sommes pour l'usage et la commodité du peuple. (Ms B, f. 16 recto, *circa* 1487-90)¹⁶

Ce passage a suscité de nombreux commentaires, les interprétations divergeant quant à la signification politique et sociale qu'il revêtirait. Les plus ardents défenseurs de Léonard n'y perçoivent qu'une prise en compte des fonctions socio-professionnelles au sein de l'espace urbain et non, comme d'autres, une vision seigneuriale qui essentialiserait la hiérarchie des deux classes et matérialiserait dans l'espace d'une ville verticalisée la ségrégation de la « populace ». Il n'est pas sûr que la première interprétation neutralise la seconde, la visée pragmatique et fonctionnaliste ne faisant que renforcer la hiérarchie des classes – par ailleurs un bon nombre de ses textes attestent du mépris que Léonard vouait à la vile multitude. Là n'est donc pas l'essentiel. L'essentiel est que ce qui est proposé ici est une vision politique d'ensemble de la ville : le dessin d'une seule de ses portions illustre un système s'appliquant pourtant à tout le tissu urbain. La ville n'est pas conçue comme la juxtaposition d'édifices et de quartiers variés mais comme un système dynamique de voies de circulation. Le point de vue décisif n'est pas celui de la construction architecturale mais celui du fonctionnement général des flux dans l'espace de la ville. De fait, ce projet était une réponse qu'apportait Léonard à la grave peste qui, en 1484-1485, avait décimé la population milanaise. Il avait compris que les effets de l'épidémie avaient été rendus particulièrement dévastateurs à Milan en raison des problèmes d'hygiène propres à sa configuration. Or la spécificité de ce projet est aussi d'être un acte de rationalisation urbaine extrêmement fort ne pouvant être mis en œuvre que par un pouvoir ayant toute

¹⁵ Les manuscrits de Léonard de Vinci sont désormais librement consultables sur le très beau site *e-Leo. Archivio digitale di storia della tecnica e della scienza*, <http://www.leonardodigitale.com/index.php>. Je cite les textes directement d'après les transcriptions des manuscrits présentées en regard des feuillets sur le site.

¹⁶ « E sappi che chi volessi andare per tucta la terra per le strade alte, potrà a suo acconcio usarle, e chi volessi andare per le basse, ancora il simile; per le strade alte no' de' andare carri né altre simili cose: anzi, sia solamente per li gentili òmini; per le basse deono andare i carri o altre some a l'uso e comodità del popolo ».

puissance sur la ville : un « *gesto d'imperio* »¹⁷ comme cela a été bien vu, d'un prince souverain capable de transformer entièrement l'espace urbain pour l'assainir et le rendre fonctionnel.

Un feuillet du Codex Atlanticus contient d'autres fragments célèbres confirmant la nature à la fois politique et rationaliste de cette pensée urbaine. Il s'agit, aux dires des spécialistes, d'un brouillon de lettre à Ludovico Sforza, qui daterait de 1493, accompagnant des schémas planimétriques prévoyant l'assainissement et l'extension de la ville de Milan [Fig. 3].

Dammi alturità che senza tua spesa si farà tutte le terre obediscano ai lor capi [...]

Tutti i popoli obbediscano e so' mossi da' lor magnati. E essi magnati si collegano e costringano co' signori per due vie: o per sanguinità o per roba sanguinata; sanguinità, quando i lor figlioli sono, a similitudine di statichi, sicurtà e pegno della lor dubitata fede; roba, quando tu farai a ciascun d'essi murare una casa o due dentro alla tua città, della quale lui ne tragga qualch'entrata. [...]

Quel forestiero che arà la casa in Milano, spesse volte accaderà che, per istare in più magno loco, esso si farà abitatore della sua casa. E chi mura ha pur qualche ricchezza, e con questo modo la poveraglia sarà disunita da simili abitatori [...] e dazi cresceranno, e la fama della magnitudine. E se pure lui in Milano abitare non vorrà, esso sarà fedele per non perdere il frutto della sua casa insieme col capitale. (Codice Atlantico, f. 184 verso)¹⁸

La ville est là bien plus qu'un simple lieu d'habitation : un instrument de pouvoir, un moyen de contrôler, d'assujettir et de répartir les populations, mais aussi un outil permettant l'enrichissement de l'État. Léonard ne craint pas de décrire ni de préconiser des méthodes de gouvernement qui étaient alors considérées comme typiquement tyranniques – première originalité, qui conduit systématiquement les commentateurs à rapprocher un peu vite ce texte du *Prince* de Machiavel, et qui se comprend dans le contexte politique propre à cette « tyrannie » qu'était le régime de Ludovic le More, imposé par la force et sans titre de légitimité valide. Mais il y a plus :

¹⁷ P. C. Marani, « Leonardo e Leon Battista Alberti », art. cité, p. 363-364.

¹⁸ « Donne moi autorité pour que, sans effort de ta part, tous les bourgs obéissent à leurs chefs [...] Que tous les peuples [au sens de : habitants d'un même village] obéissent et soient dirigés par les grands. Et que ces grands soient liés et attachés aux seigneurs de deux façons : soit par le sang [la famille], soit par les biens du sang [le patrimoine familial] ; le sang, lorsque leurs enfants sont pris, tels des otages, comme assurance et gage de leur foi douteuse ; les biens, lorsque tu feras en sorte que chacun d'eux construise une ou deux maisons à l'intérieur de ta ville, dont ils pourront tirer quelque revenu [...] Cet étranger qui aura une maison à Milan, souvent, pour demeurer en un lieu plus vaste, viendra habiter sa maison. Et celui qui construit a bien une certaine richesse, et de cette façon la populace sera mise à l'écart de ce genre d'habitants [...] et les tributs augmenteront, ainsi que la réputation de grandeur. Et même si lui ne veut pas habiter à Milan, il restera fidèle pour ne pas perdre les fruits de sa maison en même temps que son capital. »

ces préconisations dessinent une politique de la ville qui fait du phénomène urbain dans son ensemble la matière même de l'action souveraine et l'objet d'une technologie générale de contrôle – seconde originalité, qui appartient en propre à Léonard et ne trouve aucune correspondance, cette fois, dans l'œuvre machiavélienne.

Ici sont anticipées d'un siècle des considérations que l'on ne trouvera véritablement développées que chez Botero, à l'époque des premières théories de la raison d'État. L'espace urbain sera alors pensé dans la diversité de ses effets politiques directs, comme l'un des outils permettant d'« avilir » les sujets, de « débilitier » les forces des insoumis et d'« empêcher leur union », valorisant ainsi les modèles de villes morcelées, comme Le Caire ou Venise, ou encore les pays qui, telle l'Espagne, n'eurent qu'un réseau urbain très clairsemé¹⁹.

*

* *

Dès ses premières manifestations dans l'Italie de la première modernité la pensée urbaine a toujours eu une forte dimension politique. Mais celle-ci n'a pas toujours été de même nature. Les textes ayant directement trait à la construction des villes permettent d'observer une évolution qui est non seulement parallèle aux tendances principales de l'histoire urbaine, mais qui s'explique peut-être plus et mieux encore à partir de l'émergence de l'État, comme structure territoriale certes toujours dirigée depuis la ville, mais dans les formes d'une domination unilatérale et centralisée et non plus d'une organisation communale ni d'une structuration seigneuriale. Pour que cette domination soit assurée, il ne lui suffit plus d'être affirmée, exposée ou imposée par la magnificence d'une architecture exprimant le principe d'une souveraineté ; elle doit encore être réalisée par des effets de contrôle et des dispositifs de sécurité précisément décrits et inscrits dans le tissu urbain. Alors seulement naît quelque chose qu'il est difficile de ne pas considérer comme une première forme d'« urbanisme » : non plus seulement une science de l'architecture mais un savoir de la ville, qui fait d'elle un système dynamique où ce qui devient central est l'articulation vivante de ses parties et le réseau de ses voies de circulations bien plus que la façade de ses palais et la scénographie de ses places.

¹⁹ G. Botero, *De la raison d'État (1589-1598)*, éd., trad. et notes de P. Benedittini et R. Descendre, introduction de R. Descendre, Paris, Gallimard, 2014, voir le livre V, p. 203-234 et en particulier la p. 225.

Références

- Alberti, L. B. (1966) *L'architettura (De re aedificatoria)*, testo latino e trad. di G. Orlandi, introduz. e note di P. Portoghesi, Milano, Il Polifilo, p. 13 et 447.
- Bisticci, V. (1970) *Le vite*, a cura di A. Greco, Firenze,
- Botero, G. (2014). *De la raison d'État (1589-1598)*, éd., trad. et notes de P. Benedittini et R. Descendre, introduction de R. Descendre, Paris, Gallimard, p. 203-234
- Cortesi, P. (1985) *De Cardinalatu*, passages cités et commentés par Tafuri, M. *Venezia e il Rinascimento. Religione, scienza, architettura*, Torino, Einaudi, p. 156-157
- Folin, M(2003) « Il governo degli spazi urbani negli statuti cittadini di area estense », in *Signori, regimi signorili e statuti nel tardo medioevo*, a cura di R. Dondarini, G.M. Varanini, M. Venticelli, Bologna, Pàtron , p. 337-366
- Green, L (1990). « Galvano Fiamma, Azzone Visconti and the Revival of the Classical Theory of Magnificence », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 53, p. 98-113.
- Jenkins, A. D. F. (1970) « Cosimo de' Medici's Patronage of Architecture and the Theory of Magnificence », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, Vol. 33, p. 162-170 : 169.
- Manetti, G. (1723) *Vita Nicolai V Summi Pontificis*, in *Rerum Italicarum Scriptores*, III, 2, Milano, col. 949-950,
- Tafuri, M. (1992) *Ricerca del Rinascimento. Principi, città, architetti*, Turin, Einaudi, p. 38-39 et p. 55-56.
- Decembrio, P. C, (1983) *Vita di Filippo Maria Visconti*, a cura di E. Bartolini, Adelphi, Milano.

Fig. 1 :

Plan de Sforzinda : Antonio Filarete, *Trattato dell'architettura*, Biblioteca nazionale centrale di Firenze, Fondo nazionale, II.I.140.

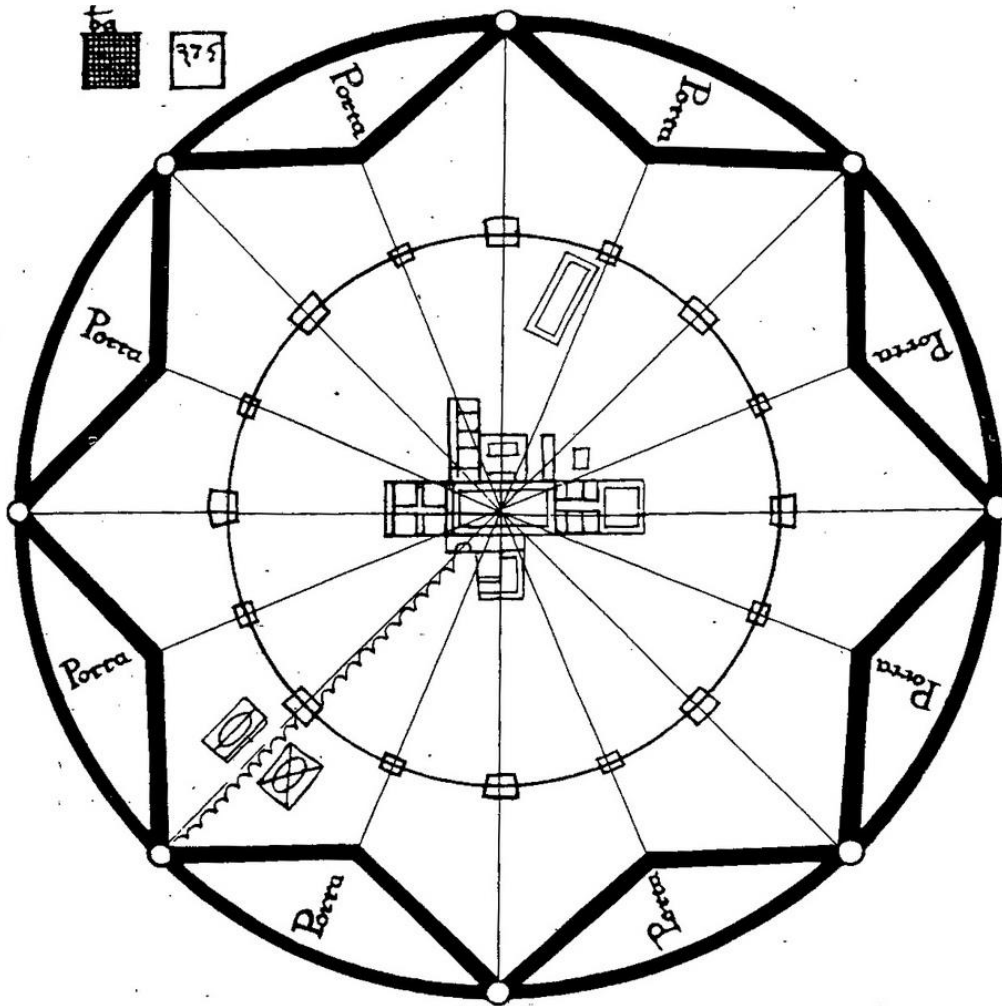


Fig. 2 :

Leonardo da Vinci, Manuscrit B, Institut de France, Paris, f. 16 recto.

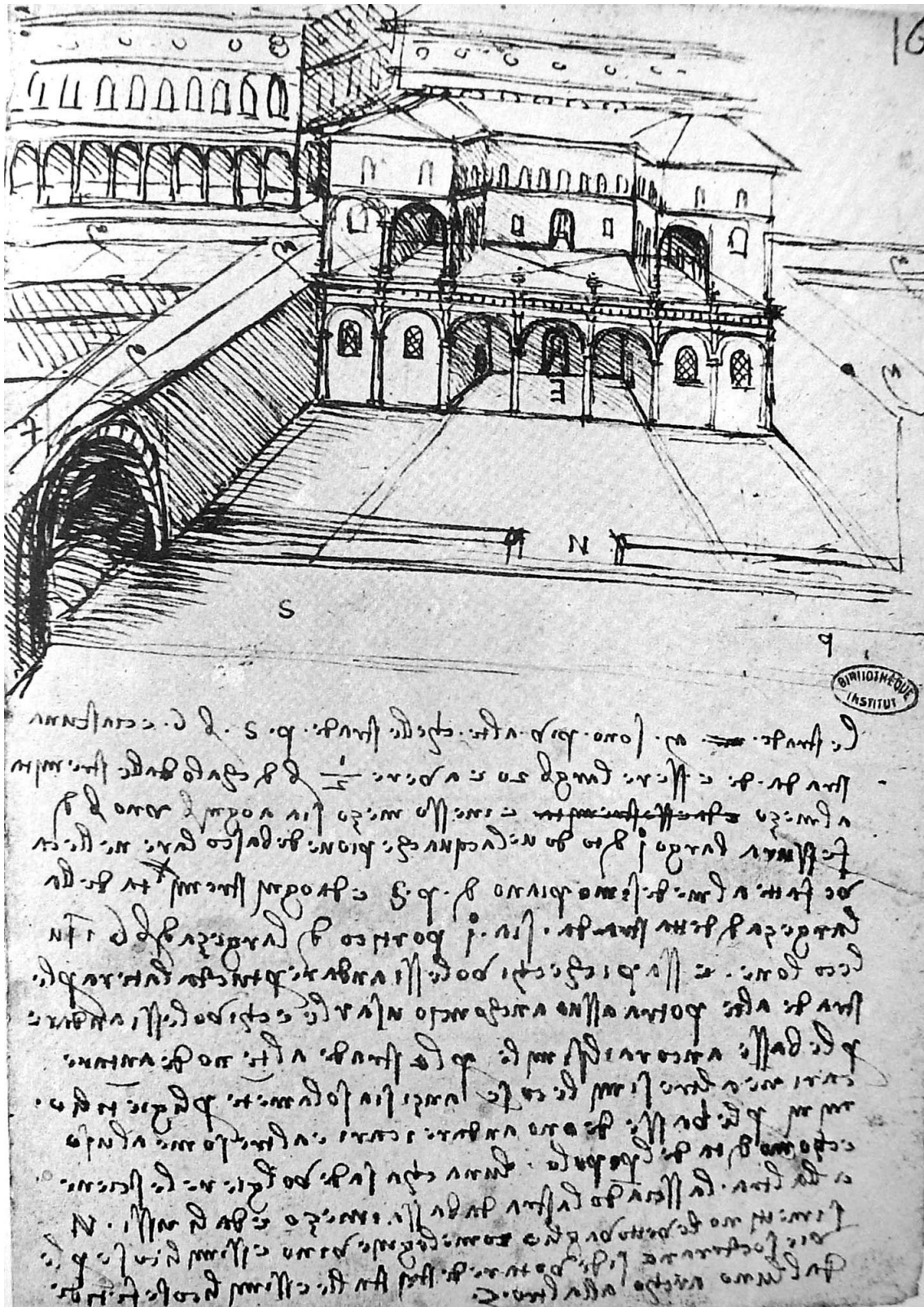


Fig. 3 :

Leonardo da Vinci, Codice Atlantico, Biblioteca ambrosiana, Milano, f. 184 verso



Para citar essa obra:

DESCENDRE, R. Pour une science humaine du discours. Des affects et des vertus dans la science réflexive. In: **RUA** [online]. 2014, Edição Especial - ISSN 1413-2109. Consultada no Portal Labeurb – Revista do Laboratório de Estudos Urbanos do Núcleo de Desenvolvimento da Criatividade.

<http://www.labeurb.unicamp.br/rua/>

Capa: Leonardo da Vinci, Manuscrit B, Institut de France, Paris, f. 16 recto

Laboratório de Estudos Urbanos – LABEURB
Núcleo de Desenvolvimento da Criatividade – NUDECRI
Universidade Estadual de Campinas – UNICAMP

<http://www.labeurb.unicamp.br/>

Endereço:

LABEURB - LABORATÓRIO DE ESTUDOS URBANOS

UNICAMP/COGEN / NUDECRI

CAIXA POSTAL 6166

Campinas/SP – Brasil

CEP 13083-892

Fone/ Fax: (19) 3521-7900

Contato: <http://www.labeurb.unicamp.br/contato>